

● (5.50 p.m.)

Vous ne rencontrez pas cela chez les Canadiens français qui sont au service du gouvernement fédéral ou au service du Parlement fédéral, parce que, comme je le disais tantôt, lorsqu'il s'agit d'engager un individu qui s'appelle Louis Lamoureux, s'il n'est pas parfaitement bilingue, il n'obtient pas d'emploi. Mais s'il s'agit d'un autre individu, même s'il porte le même nom, s'il est unilingue anglais, il peut obtenir l'emploi. C'est ce qui est discriminatoire; c'est contre cela que nous nous élevons, surtout au niveau fédéral où le Parlement et le gouvernement doivent transiger dans les deux langues officielles ou dans les deux langues qui sont censées être officielles.

Monsieur le président, dans un autre ordre d'idées, même si certains croient ou craignent que la langue française disparaisse du Canada ou de la province de Québec, moi, je ne le crains pas. Pourquoi? Parce que je sais qu'il existe assez de Canadiens français éclairés, avertis et prêts à prendre leurs responsabilités pour que notre langue soit sauvegardée et pour que notre culture survive. Je suis convaincu de cela. Que notre français ne soit pas le français de Paris, de Versailles ou de Marseille, j'en suis; ce n'est pas la même chose. Un fait demeure cependant: la qualité de notre français parlé, de notre français écrit, s'est beaucoup améliorée depuis 25 ou 30 ans, et nous n'avons pas à retourner si loin en arrière pour constater la différence. Il y a, disons 30 ans, la plupart de nos parents ne pouvaient pas se rendre plus loin qu'en troisième ou quatrième année. Quant à nos arrière-grands-parents ou à nos grands-parents, la plupart ne savaient ni lire ni écrire et, malgré cela, la langue française survivait au Canada. Mes parents du côté maternel sont tous établis dans le sud de la Saskatchewan, à Ponteix, Gravelbourg, depuis 1909, et tous parlent encore français. Tous mes parents du côté maternel sont établis là. Cela veut dire que lorsqu'on veut survivre, on réussit.

C'est ce qui m'amenait hier à dire aux étudiants de l'université Sir George William, à Montréal, que nous constituons une minorité—nous en sommes une au Canada, oui, car nous ne sommes que 6 millions par rapport à 20 millions—et que tous les pays du monde constituent une minorité dans le monde. Nous ne vivons plus seulement dans le Québec, nous ne vivons plus seulement au Canada, nous vivons dans le monde entier.

Or, dans ce monde, chaque pays est une minorité. La Chine est une minorité; les États-Unis constituent une minorité; la Russie est une minorité; la France est une minorité et l'Angleterre est une minorité. Monsieur le

[M. Caouette.]

président, j'appelle l'attention de la Chambre sur le point suivant: une minorité composée de peureux, composée de gars qui ne peuvent pas prendre de responsabilité, composée, en bon français, d'avachis notoires, est appelée à disparaître n'importe où dans le monde entier, car elle se laisse assimiler.

Mais une minorité composée d'hommes vigilants, d'hommes ardents, d'hommes, de femmes et de jeunes qui ont le courage de leurs convictions, qui ont le courage de leur identité et le courage de s'affirmer, cette minorité-là, monsieur le président, survivra n'importe où dans le monde entier, au Canada comme ailleurs. (*Applaudissements*)

On a eu, un jour, dans la province de Québec, la visite d'un général. Il était président de son pays et il s'est écrié: «Vive le Québec libre!». Alors, cela a soulevé l'enthousiasme; cela a causé du sentimentalisme à l'excès. Je voudrais, à ce stade, citer une partie de l'histoire du Canada de Robert Lacour-Gayet, qui relate l'histoire du Canada en 1855, et l'on verra que l'histoire se répète, que c'est toujours la même chose, que les mêmes événements se répètent tous les 30 ou 35 ans et qu'après 100 ans on voit encore que l'histoire est la même.

Voici ce qu'il dit de l'histoire du Canada:

Napoléon III n'était pas homme à négliger les vagues possibilités que le Canada pouvait offrir à ses rêves.

C'est un Français, Napoléon III.

...L'envoi d'un navire de guerre fut décidé. Battant pavillon du commandant de Belvèze, la corvette *La Capricieuse*...

on pourrait l'appeler aujourd'hui le Colbert. ...parvint devant Québec le 13 juillet 1855, quelques semaines après l'inauguration à Paris du pavillon du Bas-Canada...

La maison du Bas-Canada, du Québec, à Paris, à ce moment-là, en 1855, soit il y a 113 ans.

...à l'Exposition universelle. C'était la première fois depuis 1760...

Cela voulait dire 100 ans après.

...que le drapeau français flottait sur le Saint-Laurent. Le gouvernement impérial avait pris bien soin de préciser que cette mission avait un but strictement commercial; toutefois, les instructions données à son chef révèlent des intentions plus complexes. Belvèze devait «rétablir notre influence...

L'influence française.

...dans la colonie si pleine encore de sympathies pour la France, ménager les susceptibilités anglaises, étendre nos traités de commerce».